

Que les membres de la société Saint-Jean-Baptiste de Québec, réunis en assemblée générale, à l'Hôtel-de-Ville, voient avec douleur qu'un certain nombre des nôtres ont quitté la patrie pour aller travailler sur les plantations de café du Brésil. Elle apprend, par les journaux, que l'on se propose de recruter de nouveaux émigrants, et que l'on a choisi notre ville comme point d'opération.

Elle craint que quelques-uns de nos compatriotes ignorent ce à quoi ils s'exposent, écoutent les propositions d'agents intéressés et laissent notre beau Canada, où le plus pauvre des habitants est encore relativement riche et où la liberté fleurit dans tout son épanouissement.

Elle considère comme un danger national cette tentative de faire émigrer nos compatriotes dans un pays où le climat est meurtrier pour les gens du nord et où les conditions d'existence sont telles qu'aucun Canadien n'y peut être heureux.

C'est pourquoi cette assemblée jette le cri d'alarme et supplie tous les Canadiens-français d'employer tous les moyens légitimes pour empêcher que cette tentative ne réussisse.

Elle prie les autorités religieuses de faire connaître à toutes leurs ouailles le danger que court la population.

Elle prie messieurs les curés, toutes les sociétés Saint-Jean-Baptiste, toutes les sociétés de bienfaisance quelconques, tous les conseils municipaux de le signaler à leur population.

Elle demande à la presse de lui prêter son précieux concours.

Elle fait appel au patriotisme de tous pour l'aider à faire connaître aux plus éloignés de nos compatriotes qu'il doit repousser de toutes ses forces les propositions quelque avantageuses qu'elles lui paraissent, qu'on lui fera pour émigrer au Brésil.

Enfin, elle demande avec instance au parlement fédéral de prendre les moyens pour protéger ceux des nôtres qui émigreraient au Brésil.

Cette motion est adoptée unanimement.



A BATONS ROMPUS

La saison automnale est certainement la plus belle et la plus grave de toutes les saisons. En effet, comme le ton grave des orgues d'église jouant le *Credo*, elle porte au recueillement. Et avant d'entrer en hiver, ce Calvaire de la nature, chacun se prépare à entrer dans une existence, une vie, des habitudes qui se renouvellent forcément, fatalement chaque année.

C'est peut-être commencer fort drôlement ou originalement une chronique, mais enfin je la commence.

Ainsi, à cette époque, beaucoup prennent des résolutions.

Quelques-uns, à l'opposé des arbres qui laissent tomber leurs feuilles, laissent pousser leur barbe. En outre, ils se réjouissent, car ils n'auront plus de souliers à faire cirer.

En effet, ces deux corvées sont *assommantes*, car je ne sais rien de plus ennuyant que de confier sa tête à un *raseur* ou ses pieds à un *brosseur*.

Peut-être est-ce pour cette raison qu'on attrape plus de *brosses*—style canayen—l'été que l'hiver.

À côté de ce qui pourrait bien passer pour une blague, car elle vient d'un fumeur, il y a cependant une conclusion pratique dans ces quelques lignes, et c'est là que nous voulons arriver. Ainsi, l'homme qui se fait raser et cirer durant que la nature brille—mettons six mois—dépense une moyenne de dix cents par jour, soit trois piastres par mois, soit dix-huit piastres par an, soit cent quatre vingt piastres en dix ans, soit trois cent soixante piastres en vingt ans, et cela sans aucun intérêt.

Or, s'il double cette dépense par quelques autres futilités, on arrive facilement au chiffre respectable de mille piastres, tout en ayant mangé, bu, vécu, etc., et on ne s'en porte pas plus mal. Voilà pourquoi, en France, les trois quart des gens se rasent au lieu de se faire raser, se cirent au lieu de se faire cirer ; voilà pourquoi, en France, il y a le *bas de laine* qui permet de parer à toute éventualité : payer une rançon de

guerre temporaire à l'Allemagne ou prêter de l'argent à la Russie. Et voilà pourquoi j'aime l'automne, cette saison de récolte, d'économie et de recueillement.

* *

—Mais, me diront quelques *grincheux*, vous qui donnez de si bons conseils, les mettez vous en pratique ?

A ceux là qui cherchent toujours la *petite bête*, je leur contera ceci :

Un jour, un ministre protestant entre dans une voiture publique et y trouve un voyageur qui fumait d'excellents cigares.

—Vous fumez là de bien bons cigares, dit le révérend.

—Oui, monsieur, répondit le voyageur.

—Quel en est le prix ?

—Cinq cents la pièce.

—Combien en fumez-vous par jour ?

—Cinq.

—Y a-t-il longtemps que vous fumez ?

—Vingt-cinq ans, répondit complaisamment jusqu'au bout le voyageur.

Le ministre protestant prit un morceau de papier et un crayon et se mit à calculer. Passant, quelques instants après, devant une propriété qui était à vendre et dont le prix était mentionné sur l'annonce, le ministre dit au voyageur :

—Eh bien ! monsieur, avec l'argent que vous avez dépensé à fumer, vous pourriez acheter cette propriété.

Après un moment de silence, le voyageur demanda au ministre s'il fumait.

—Oh ! jamais !

—Alors, vous avez une propriété ?

—Oh ! jamais !...

Et voilà pourquoi j'aime l'automne qui me porte à des idées de réflexions et de recueillement.

* *

Puisque je viens de parler d'économies, et comme je me suis engagé, il y a quelques temps, à vous parler de *l'art d'accommoder et de raccommoder les restes*, permettez-moi d'aborder ce sujet.

Mesdames, il est pour vous, oh ! ne craignez rien, car je ne vous ferai pas un cours de cuisine, mais je vous parlerai tout simplement du prosaïque *pot-au-feu*, ce plat modeste qui donne des nausées aux bas bleus de la cuisine littéraire.

Et d'abord, vous savez certainement comment se fait un pot-au-feu, mais ce que beaucoup ignorent, c'est la manière d'arranger ou d'accommoder le bœuf bouilli qui a servi à faire la soupe. Ainsi, au courant de ma mémoire et de la plume, il y a moyen de faire six plats avec le bouilli, ce qui, conséquemment, vous fournit un plat nouveau durant six jours. Voyons comment.

1er jour : bœuf bouilli.

2e jour : tranches de bœuf froid arrangé avec une sauce rémoulade ou piquante.

3e jour : bœuf au miroton, c'est à dire fricassé dans la poêle, avec des oignons, etc.

4e jour : bœuf haché, mis en boulettes, passé à la poêle et servi avec une sauce tomates.

5e jour : bœuf en salade.

6e jour : bœuf en ragoût, autrement dit en *chiard*. Tout cela agrémenté, au goût des personnes, d'une garniture de fines herbes, tels qu'estragon, persil, sariette, etc... la garniture étant à la cuisine aussi indispensable que pour une robe de femme. Si je ne donne que cette recette, c'est que je ne connais que celle-là, convaincu qu'il y en a d'autres, car seulement pour les œufs, j'ai lu dans un traité culinaire, qu'il y avait six cents manières de les arranger.

C'est donc par cette manière intelligente et économique qu'on peut avoir une table variée, et c'est aussi une des causes qui permet de remplir le bas de laine de ses économies.

* *

Quant à l'art de raccommoder les restes, il s'agit de faire pour les vêtements ce qu'on fait pour la cuisine.

Ainsi, on borde les cols et les poignets usés des chemises blanches avec un liséré de couleur, ce qui leur donne un regain de fraîcheur ; si on ne peut reprendre une paire de bas, on taille dans le haut de jambe d'une vieille paire, et on met une pièce ; enfin, comme je l'ai vu faire par des Françaises, très vaillantes et très adroites, on taille, selon les besoins, une paire de manches dans une paire de culottes ou *vice-versa*.

Ces quelques aperçus vont peut être paraître ridicules, venant d'un vieux garçon, mais tout cela n'a d'autre but que de démontrer comment la France peut remplir ses bas de laine d'économies. Ici, je ne connais pas de raccommodeuses ni de repriseuses de chaussettes, et voilà pourquoi il y a tant de gens qui sont de vrais paniers percés.

* *

Un artiste fort original vient de mourir. C'est Du Maurier, le caricaturiste, le Cham du *Punch*, à l'instar de certaines personnes qui prétendent avoir connu tel ou tel personnage..., toujours après sa mort, et qui vous racontent sur eux telle ou telle blague qui ne lui est jamais arrivée, moi je ne vous dirai pas la même chose. Si je vous parle de Du Maurier, c'est parce qu'il a demandé à être incinéré, *crémé* après sa mort.

Eh ! bien, vrai, la crémation me semble avoir grandement sa raison d'être, et je me demande pourquoi l'Eglise la défend.

Quoiqu'ayant déjà écrit ce que j'en pense, et cela après bien d'autres plus compétents que moi, on me permettra de dire, que, non seulement je voudrais la crémation obligatoire, cela au point de vue de l'hygiène, mais je voudrais aussi avoir la dissection obligatoire, cela au point de vue de la science médicale.

Comme la chose serait trop longue à expliquer ici, je me bornerai à en jeter les principales lignes.

Par la dissection, on verrait si la maladie est héréditaire, et on pourrait la prévenir chez les descendants ; par la dissection, le médecin verrait s'il s'est trompé dans son diagnostic et l'application des médicaments ; par la dissection, on verrait s'il y a eu mort naturelle ou empoisonnement, et cela serait une garantie pour la société, par la dissection, si on n'est pas encore mort, on a la chance de ressusciter au premier coup de couteau, etc...

Après cela, *crémé* jusqu'à extinction de chaleur naturelle. Et puis, avec ce système, on pourrait aussi constituer le *musée des familles*. Ainsi, de même qu'on conserve les cheveux d'un être aimé, on pourrait conserver une dent ou un ongle de sa femme, qu'on ferait monter sur bague ou épinglette ; enfin, quand on irait en visite, un gendre pourrait vous montrer la langue de sa belle-mère, et celle-ci le cœur de son gendre..., tout cela conservé dans un bocal... à cornichons !



PETITE POSTE EN FAMILLE

E.-J. P., Saint-Boniface.—Pardon, de vous fausser compagnie ; mais nous ne saurions publier votre dernier envoi. Cela manque de travail, comparé avec les précédents.

A.-J. B., Sainte-Philomène.—Cette nouvelle est encore recevable. Mais, de grâce, n'écrivez donc plus vos feuilletons au verso comme au recto, ou nous serons forcés de refuser votre copie.

Lisette, Montréal.—Vos envois ne sont pas mal du tout et ont l'immense avantage d'être très courts. Passeront bientôt.

Hector D., Laprairie.—La poésie paraît dans ce numéro. Quant à la prose, elle n'est pas moins bonne, et suivra de près.

Pourquoi le cœur, après une déception, ne fleurirait-il pas, comme la nature après l'hiver ?—ALEX. DUMAS.